

Jean MIGNOT

Prête-moi ton
ventre

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com
Code ISBN : 979-10-359-4877-1

© Jean Mignot, 2020

Tous droits de reproduction, d'adaptation
et de traduction, intégrale ou partielle
réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et
responsable du contenu de cet ebook.

« Judith Butler fait le tour du monde en défendant [des] délires. La presse de la bienpensance française de gauche lui ouvre largement ses colonnes.

De la même façon que le réel a montré les erreurs de Marx et de Lénine, de Freud et de Lacan, mais qu'il y a toujours des marxistes et des freudiens, le réel a montré en 2002 que la théorie du genre était une fiction dangereuse, mais quantité de gens souscrivent à cette nouvelle déraison... Un jour viendra où l'on fera le compte des ravages effectués par cette sidérante idéologie post-moderne. Quand ? Et après quels considérables dommages ?

»

Michel Onfray – 2014 -

Chapitre 1

« Je vous déclare unis par les liens du mariage et... heu..vous pouvez vous embrasser ». L'accent était à la fois rocailleux et chantant. Dominique et Paul s'exécutèrent sous les applaudissements marqués de l'assistance.

Dans la petite salle, baptisée salle des mariages pour l'occasion, Joseph Etcheverry, premier adjoint au Maire, terminait la cérémonie. Manifestement mal à l'aise, comme étriqué dans un costume trop étroit, ce petit

homme trapu écartait discrètement, du gras de son index, les gouttes de sueur qui perlaient sur son front. En son for intérieur, et tout en invitant d'un geste les mariés à signer le registre, il pestait contre ses collègues qui s'étaient défilés.

Il est vrai que le conseil municipal était unanime dans son opposition de principe à la loi sur le mariage pour tous. Après la promu' celle-ci, le Maire avait décidé de s'opposer à la célébration d'un mariage gay dans sa commune. Il avait dû céder devant la décision du Conseil constitutionnel saisi de la question. À l'époque, ce fut l'adjoint chargé de la jeunesse et des sports qui dut officier.

À l'issue de ce deuxième mariage gay, Joseph imaginait l'accueil réprobateur que lui réserverait son épouse. Il entendait déjà les plaisanteries et les moqueries de ses collègues lors de la prochaine réunion du Conseil qui allait se tenir dans quelques jours.

Élu depuis quatre mandats successifs, tout comme ses collègues, il attendait avec impatience les réunions mensuelles du Conseil Municipal de son village de trois mille sept cents habitants, juché aux pieds des Pyrénées et protégé par la Rhune, sommet mythique du Pays basque. Chaque premier mardi du mois, la réunion était vite expédiée pour un ordre du jour restreint que le Maire, Peïo Arrambide,

préparait toujours bien soigneusement. Avec sa dévouée secrétaire, ils avaient rédigé le procès-verbal de la séance avant même qu'elle ne débute. Au-delà de l'incontournable juridisme qui s'imposait, toute l'efficacité du Conseil se révélait dans les moments qui suivaient, c'est-à-dire au cours du dîner au restaurant du Trinquet, véritable cérémonie à laquelle ne manquaient que ceux qui souffraient d'un empêchement dirimant. Tous les conseillers étaient natifs du village. Ils avaient tous fréquenté la même école dont les bâtiments, comme un décor de théâtre, faisaient le ravissement des touristes.

Le malaise de Joseph s'estompa à l'écoute de la musique de la banda qui, dehors, devant la façade aux volets bleus, attendait que les mariés et leurs familles sortent sur la petite place inondée par le soleil qui embrasait les murs blancs de la mairie et de l'école. Il donnait presque un air de gaîté au cimetière dont les tombes encerclaient l'église Saint-Jean-Baptiste de l'Uhabia. Par sa beauté solide et rassurante, surmontée de son majestueux clocher, elle participait largement à la renommée du village d'Arcangues.

Avant le dîner au club house du golf, privatisé pour l'occasion, les mariés avaient prévu un vin d'honneur à

l'ombre les platanes de
l'auberge de l'Achtal, sur la
place, à côté du presbytère.

Chapitre 2

Dominique Garmendia était né à Bordeaux vingt-huit ans plus tôt. Sa mère, Maïder, y exerçait le métier d'expert-comptable au sein d'un important cabinet de commissaires aux comptes dont elle était devenue le vice-président. Native d'Espelette, au Pays basque, elle avait, très tôt, manifesté les qualités d'une femme d'action, d'une femme de combat. Cela s'était d'abord traduit à l'école où une place de deuxième ou un accessit la désespérait, tant son seul but était celui d'être la première en

tout, surtout devant les garçons. Très jeune, elle leur lançait des défis sur les parcours de golf et même devant les frontons où les femmes ne s'aventuraient que rarement. Elle était grande et élancée et ses qualités physiques venaient à l'appui de ses convictions. Elle pratiquait le féminisme comme une religion. Elle avait épousé Patxi Garmendia, amoureux d'elle dès leur partage des bancs de la petite école d'Espelette. Depuis le plus jeune âge, il était à sa dévotion, amoureux béat et transis. Elle-même était parfaitement consciente de son ascendant qui lui permettait de dominer Patxi, lequel d'ailleurs n'attendait que cela.

Après avoir obtenu son bac au lycée Bernat Etxepare à Bayonne, avec mention très bien, Maïder s'était inscrite à l'université de Bordeaux où elle avait obtenu en trois ans le diplôme de comptabilité et de gestion. Elle avait été repérée par un chargé de travaux pratiques appartenant au cabinet Commex qui l'avait embauchée dès son diplôme obtenu.

Arrivée à la trentaine, elle s'était lassée de ses amants et, contrairement à son idole Simone de Beauvoir et ses considérations sur « l'absurde fécondité des femmes », elle avait éprouvé l'envie de faire un enfant. C'est ainsi qu'à la fin du mois d'octobre qui suivit, elle décida de prétexter la fête du

piment pour retrouver Patxi à Espelette. Celui-ci était gérant du restaurant du trinquet et semblait n'avoir attendu que ce jour où elle le demanderait en mariage. Les choses s'étaient précipitées. Six mois plus tard, le mariage eut lieu dans la grande bâtisse dominant le fronton et abritant la mairie. La cérémonie religieuse avait suivi dans la belle église, un peu excentrée et juchée sur sa petite colline. Encore décoré des fameux piments qui agrémentaient ses façades, le village était en fête. Presque tous les habitants furent conviés au banquet. Maïder avait voulu faire les choses en grand. Les chants basques résonnèrent longtemps jusqu'au petit matin.

La jeune mariée avait tout prévu. À ses moments perdus, Patxi était entraîneur de l'équipe de rugby des cadets d'Espelette. Grâce à ses relations, elle lui avait trouvé un poste équivalent et à plein temps à la commune de Blanquefort, à quelques kilomètres de leur domicile Bordelais, près du Lac. Maïder n'appréciait pas tellement ce quartier qui ne faisait pas partie du « Bordeaux chic » mais il avait l'avantage d'être à cinq cents mètres de son bureau et à cent mètres de la station de tramway menant au centre de la ville.

C'est ainsi que, dix-huit mois après le mariage, elle avait donné naissance à Dominique. Patxi ne réalisera que plus tard

que c'était à dessein, et même par conviction, qu'elle l'avait amené à accepter ce prénom asexué pour leur fils. Elle avait, d'ailleurs, donné le choix à son mari. Ce serait Dominique ou Claude.

Les idées féministes de Maïder l'avaient amenée à adhérer au concept dit « Théorie du genre ». Dans les années 70, elle avait lu les travaux de Michel Foucault sur le thème de la sexualité et du genre. Elle s'était intéressée à l'article de l'anthropologue Gayle Rubin, intitulé « Marché aux femmes », élaborant le concept « système sexe/genre », théorie reprise et médiatisée, deux décennies plus tard, par Judith Butler et dérivée de la phrase célèbre de Simone de

Beauvoir dans « *Le deuxième sexe* » : « on ne naît pas femme, on le devient ».

Pour Simone, il s'agissait d'exhorter les femmes à sortir de leur « destin biologique » et de rivaliser avec les hommes pour les égaier. C'est alors qu'elles deviendraient réellement femmes.

La théorie du genre a dévoyé cette dialectique en donnant à ce postulat un développement tout autre : puisqu'on ne naît pas femme mais qu'on le devient, ce n'est pas la biologie qui détermine le sexe mais le genre culturel et l'orientation sexuelle.

Non seulement Maïder avait adhéré à cette théorie, mais, de surcroît, elle ne perdait pas une occasion d'en être prosélyte.

Voilà pourquoi son fils fut prénommé Dominique, un prénom épïcène pour ne pas hypothéquer le choix qu'il aurait à faire de son genre et de son orientation sexuelle.

Chapitre 3

Patxi s'était éloigné de la petite fête qui animait la place du fronton sous la tonnelle formée par les platanes centenaires de l'auberge. Il avait recherché un peu de quiétude propice à la réflexion. Il s'était installé sur le muret blanc qui cernait le cimetière. Ses yeux se portaient alternativement sur la Rhune puis sur l'océan qui scintillait au loin, entre les silhouettes des maisons de Bidart. Son regard balayait son cher Pays basque. Il communiait avec les collines verdoyantes du

piémont pyrénéen. Il projetait en son esprit les forêts, les vallées, les montagnes du Labourd qu'il avait gravies par tous les sentiers et par toutes les faces.

Il goûtait d'autant plus ce paysage qu'il était le berceau de ses ancêtres, tous basques du côté paternel comme dans la branche maternelle, au plus loin que l'on puisse remonter dans les recherches généalogiques. Comme eux, il avait le culte de l'amitié, de la fête et de la solidarité.

Son père Iban était marin pêcheur, capitaine d'un petit bolincheur propriété d'un armateur de Ciboure. Patxi avait cinq ans quand il fut réveillé au petit matin d'un jour de tempête pour apprendre que

Iban et quatre marins avaient disparu dans le naufrage du Paciku. Seul, le corps d'Iban ne fut jamais retrouvé.

C'est ainsi que l'enfant fut élevé par sa mère, ramendeuse de filets à Saint-Jean-de-Luz, et, surtout, par son grand-père, Ixona, retraité plus disponible qui avait vécu jusqu'à sa mort dans la grande maison labourdine. Jusqu'à une époque récente, la tradition basque était celle de la réunion des générations dans les demeures familiales.

Avec Ixona il avait beaucoup communiqué et, même, communié sur tout ; la vie, la nature, la mort, l'amitié, la solidarité. Le grand-père aimait lui raconter les « exploits » des contrebandiers, tous les

Ramuncho qui, à son époque, parcouraient si allégrement la montagne, de jour mais plutôt de nuit, pourchassés par les douaniers. Patxi n'avait pas de mal à deviner combien son grand-père avait goûté la jouissance d'avoir été au nombre des poursuivis.

Surtout, avant d'aller se coucher, l'enfant aimait entendre les récits tirés de la mythologie basque, les légendes sur la célébration de fêtes païennes dans les grottes de la vallée de Xareta et notamment la grotte de Zugarramuurdi où étaient organisés des rituels en hommage aux forces de la nature.

Mais la réalité rejoignait la fiction lorsque le grand-père racontait que l'inquisition avait

considéré que ces rites constituaient de la sorcellerie et qu'au dix-septième siècle on poursuivait et mettait encore à mort des centaines de femmes considérées comme des sorcières.

Lorsqu'il était encore enfant, Patxi avait partagé avec Maïder son goût des contes traditionnels. Il se trouve que la mythologie enseignée par le grand-père mettait en scène une sorte de divinité féminine nommée Mari qui formait un couple avec un génie masculin, appelé Sugar. Il était sous sa domination, à ses ordres et, à eux deux, ils détenaient des pouvoirs qui leur permettaient de créer comme de détruire. Ils se retrouvaient dans les grottes, le vendredi soir et

déclenchaient de violents orages.

Les deux enfants étaient fascinés par cette légende. De surcroît, ils se sentaient d'autant plus concernés que le prénom de Maïder résulte de la contraction entre deux prénoms : Marie et Eder. Il n'en fallait pas plus pour que la petite fille se sente investie de tous les pouvoirs de la divinité Mari.

Après leur mariage, Patxi avait même fini par se demander si sa véritable dévotion à Maïder n'avait pas eu pour origine ces relations fantasmagoriques de l'enfance. En souriant en son for intérieur, il imaginait que, peut-être Maïder-Mari exerçait-elle un pouvoir absolu sur

Patxi-Sugar comme pour donner vie à la légende.

Pourtant, il n'avait jamais adhéré aux théories que son épouse développait avec conviction à la maison comme dans d'autres cercles. Malheureusement, il se croyait dépourvu du sens de la dialectique pour combattre les idées progressistes d'une épouse avec laquelle il ne pouvait plus communiquer.

Lui qui aimait tant faire référence à la mythologie qui avait bercé son enfance devait se résigner avec amertume à constater que Madi n'avait plus besoin de Sugar pour déclencher des séismes.

Ceux qui ne le connaissaient pas auraient pu juger qu'il manquait tout simplement du

plus élémentaire courage. Cela aurait été méconnaître la véritable nature de cet homme qui avait rêvé d'une union parfaite avec son amour d'enfance.

Il n'était pas heureux, Patxi. Il souffrait des allusions de ses amis, des sous-entendus de son entourage, des critiques moqueuses de ses anciens clients du trinquet. Ils étaient pourtant de la fête aujourd'hui, comme si, tous, ils avaient oublié !

Néanmoins, lui, il ne s'y faisait pas. Il était pris entre l'envie de se réjouir du bonheur que semblait vivre Dominique et sa conviction profonde, mais qu'il n'osait plus avouer, que le mariage était et ne pouvait être que l'union entre un homme et

une femme, au sens strictement biologique de ces termes.

Cette contradiction qu'il n'arrivait pas à gérer sans risquer de peiner son fils et de s'attirer les foudres de sa femme, Patxi ne pouvait que se la reprocher à lui-même. C'est parce qu'il n'avait pas osé s'opposer à Maïder, dès la naissance de Dominique, qu'il se trouvait aujourd'hui face à ce douloureux dilemme.

Le premier signe avant-coureur s'était fait jour lorsque Dominique avait presque trois ans. Noël approchait et ils étaient allés en famille faire des courses au centre Aushopping de Bordeaux Lac, tout près de chez eux. Les décorations, les lumières, la musique, les

annonces au micro, tout était là pour attirer les chalands. Dans sa poussette Dominique agitait ses bras dans l'excitation, les yeux écarquillés, un large sourire illuminait son visage. C'est en passant devant le rayon des jouets qu'il agrippa une poupée et s'en saisit en la plaquant contre lui. La réaction de Maïder fut immédiate.

- Tu vois, je te l'avais dit, ce petit a des attitudes de fille. Je l'avais déjà remarqué. Il adore prendre ma brosse et la passer longtemps et avec plaisir dans ses cheveux.

- Bien sûr, c'est par mimétisme et parce que tu as décidé de lui laisser pousser ce qui est devenu une longue tignasse comme la tienne ! Et puis cette poupée, ça n'en est

pas vraiment une, on dirait plutôt un petit personnage de dessin animé.

- Détrompe-toi, ça me paraît être des signes évidents. Dominique est manifestement du genre féminin.

- Écoute, je ne voudrais pas te contredire par principe, mais je pense que tu fais fausse route.

Elle savait y faire avec Patxi. Elle savait comment s'y prendre pour avoir toujours le dernier mot.

- En tout cas cette poupée lui plaît et elle aura sa place au pied du sapin. Reste là avec Dominique, je vais la payer.

Sans attendre la réaction de son mari, elle s'était emparée

d'une boîte contenant une poupée identique et s'était dirigée vers la caisse.

Patxi subodorait déjà qu'il avait perdu. D'ailleurs dans les mois et les années qui suivirent, Maïder s'empara de toutes les occasions pour cultiver l'ambiguïté, au point de transmettre sa conviction à son fils. La poupée « dessin animé » connut rapidement des sœurs beaucoup plus féminines avec d'imposantes garde-robes. Lors des anniversaires, seules les petites filles étaient invitées. Elles y jouaient à la dînette avec Dominique avant la projection de films « de filles » mais sans princes charmants. Petit à petit, les couleurs, les formes de vêtements, la longueur des cheveux et la

coiffure, tout était féminisé au point qu'un jour, alors que Patxi était allé rendre visite à ses parents à Espelette, Maïder avait acheté à Dominique, qui devait alors avoir sept ou huit ans, une petite robe à fleurs. Dans les semaines qui avaient suivi, elle attendait les absences de son mari pour en vêtir son fils en cachette avec la leçon de, surtout, ne pas le dire.

C'est à l'adolescence de Dominique que Maïder changea son mode éducatif. Les copines filles ne furent plus invitées. Elles laissèrent la place à des garçons quelque peu « triés » parmi les moins extravertis, les plus timides et, en quelque sorte, les moins représentants de la gent mâle. Elle s'était

appliquée à donner à son fils le goût de la mode et de la couture. Elle aimait feuilleter et commenter avec lui les magazines féminins, les photos et articles de mode. Elle insistait sur les photos de mannequins hommes au physique et à l'apparence androgyne.

- Qu'est-ce qu'il est beau celui-là !

Lentement, mais systématiquement, elle poursuivait la mise en œuvre de sa conviction, de son dessein. Était-elle réellement convaincue ou poursuivait-elle une sorte d'expérience ?

Patxi n'osait pas s'opposer. Il avait bien tenté de « viriliser » son fils en lui proposant de l'inscrire au rugby mais il

essuya un refus. L'enfant trouvait ce sport vraiment trop violent. Il l'emmena voir des films de guerre, des policiers ou des westerns. Dominique n'accrochait pas et il proposa même à son père d'aller plutôt voir un spectacle de danse classique.

De son côté, Maïder se redécouvrit un tropisme religieux qui l'amena à proposer à Dominique d'être enfant de cœur à l'église Notre-Dame du Lac. Porter une belle robe rouge, enfiler un joli surplis blanc furent des arguments déterminants pour l'adolescent qui accepta volontiers la proposition.

- Peut-être même qu'il rencontrera un curé homo,

avait-elle dit, en s'esclaffant, à sa copine Marie-José !

- Là, tu exagères ! Tu ne peux quand même pas souhaiter ça à ton fils ;

- Je n'ai pas dit un curé pédophile, ça, je ne l'accepterais pas, mais un homo ça lui montrerait la voie...

Elle éclata à nouveau de rire !

Ainsi, au cours des années, Dominique s'était convaincu de son homosexualité. Le bon Dieu avait dû, certainement, faire de lui une fille dans un corps de garçon c'est d'ailleurs ce que lui confirma l'abbé Janvier lorsqu'il lui fit la confidence.

De son côté, Patxi avait tiré le bien triste bilan de son incapacité à contrer les entreprises de sa femme. Alors

que Dominique avait atteint sa quinzième année, il avait demandé le divorce dans le cadre d'une procédure à laquelle Maïder avait donné son agrément. Puis, il était retourné s'installer à Espellette pour retrouver la terre de ses ancêtres.

Toujours assis sur le muret du cimetière et perdu dans ses réflexions et ses bien tristes souvenirs d'un ratage matrimonial, il ne put retenir un grand et triste soupir. C'est à ce moment qu'une main se posa doucement sur son épaule.

- Je te cherchais, papa. Que t'arrive-t-il ? Tu as l'air bien lointain et triste. Tu n'es pas heureux de me voir heureux ?

- Bien sûr que si, Dom. Je suis juste un peu fatigué et je me reposais un moment à l'écart. Tu ne trouves pas ce point de vue magnifique ?

- Si, si, bien sûr mais...

- Fais-moi penser à retenir une concession dans ce cimetière si reposant.

Dominique feignit d'ignorer ce qui ne constituait évidemment qu'une fuite en avant. D'ailleurs, il ne souhaitait pas reprendre en ce jour une discussion qui ne pouvait que faire mal à l'un ou à l'autre.

Patxi se leva doucement en prenant appui sur l'épaule de son fils. Puis, il le prit dans ses bras et le serra fort.

- Je souhaite vraiment ton bonheur, mon fils, mais, je t'en prie, avec Paul trouvez un moyen pour que je devienne un grand-père. Ça a toujours été mon rêve...

Puis il l'entraîna vers l'auberge. Dominique n'avait pas relevé l'allusion.

Chapitre 4

Les parents de Paul n'avaient pas assisté à la cérémonie du mariage. Ils n'avaient pas admis l'homosexualité qu'il leur avait avouée à l'âge de seize ans.

Jacques Berthier, le père, avait terminé sa carrière militaire comme colonel. Dans les vingt premières années de son exercice, il avait recherché les affectations le portant au plus proche des combats sur le terrain. Se comportant avec le plus grand courage et un sens poussé du service à la Patrie, il avait affronté la mort, de face,

dans des opérations à l'étranger. À l'automne 1969, jeune capitaine, il avait participé à l'opération « Limousin », au Tchad. Blessé au thorax par un tir des rebelles, il avait été fait prisonnier. Avec une remarquable détermination et malgré sa grave blessure, il avait trouvé la force de s'évader en entraînant avec lui deux parachutistes tombés entre les mains ennemies. À cette occasion, il reçut la croix de la valeur militaire.

C'était un homme exigeant en tout point de vue, tant pour lui-même que dans l'éducation de Paul. Celle-ci fut empreinte d'une rigidité qui tétanisait l'enfant, continuellement rabaissé, tel un incapable.« Tu

ne seras donc jamais un homme » s'entendait-il reprocher depuis son entrée à l'école.

Jeanine, la mère, fut ainsi amenée à surprotéger son fils en cachette d'un mari dont elle redoutait les colères. Elle-même fille de militaire, elle avait été formée à servir et obéir. Grande et plutôt forte, toujours habillée sobrement, son visage au sourire résigné était dessiné de traits fins mis en valeur par une chevelure tirée dans la nuque par un éternel chignon. Elle avait une quinzaine d'années de moins que son mari ce qui accentuait l'ascendant qu'il exerçait sur elle.

Ils avaient décidé de n'avoir des enfants que lorsque

Jacques ne s'exposerait plus directement au combat. Il venait d'être muté pour son dernier poste à Libourne, au QG du 57^e régiment d'infanterie. Il avait, alors, cinquante ans et elle entrait dans sa trente-cinquième année. Il était grand temps de créer une famille et c'est ainsi que Sophie et Paul vinrent au monde avec une petite année d'intervalle.

Si Paul fut élevé « à la dure », Sophie en fut épargnée. Son père considérait que son physique avenant était le seul atout dont elle aurait besoin pour séduire un riche mari.

Elle avait effectivement trouvé ce mari sur les bancs d'un amphithéâtre de la fac de droit de Bordeaux. Ils avaient

tous les deux décroché leur master la même année. Sophie s'était arrêtée là pour se consacrer au bénévolat après avoir épousé Pierre.

Celui-ci était rapidement devenu un brillant avocat du barreau de Bordeaux. Son ascension professionnelle avait été grandement facilitée par son appartenance à l'une des plus anciennes loges maçonniques de Bordeaux, créée au dix-huitième siècle par trois marins britanniques et irlandais. Depuis cette date, la ville regorge de symboles maçonniques.

Dès son entrée dans la profession, par ses qualités professionnelles, mais aussi humaines, Pierre avait été repéré par son maître de stage

qui ne tarda pas à le faire appeler pour être initié.

Sophie et Pierre étaient très attachés à Paul et, pour rien au monde ils n'auraient manqué le voyage au Pays basque ni la participation aux réjouissances du mariage. Ils étaient les seuls représentants de la famille de Paul. Tous les membres, oncles et tantes, cousins et autres, déjà montés contre lui depuis son spectaculaire coming out versaillais, avaient rejeté dans la sphère des ignorés ces deux hommes qui, à leurs yeux, ternissaient le clan.

De ce rejet dédaigneux, Paul éprouvait une immense amertume mais il avait suffisamment de maîtrise de lui-même et il avait tellement attendu ce moment qu'il ne

laissait rien paraître d'autre que sa quête d'un bonheur simple aux côtés de Dominique.

C'était un garçon grand, sportif qu'une calvitie un peu gourmande et précoce faisait paraître plus vieux que ses trente-deux ans. Il avait un visage rond et ses yeux clairs accentuaient un rictus donnant l'impression d'un éternel sourire.

Il avait suivi sa scolarité, dans l'enseignement privé, de la maternelle jusqu'en terminale, dans les établissements de l'ensemble scolaire Saint-Joseph de Tivoli à Bordeaux. Il était en troisième lorsqu'il avait rencontré Dominique qui avait rejoint l'enseignement privé à la fin de sa sixième. Ils étaient tous les deux inscrits en

internat et avaient fait connaissance en se retrouvant, un dimanche, côte à côte au réfectoire.

C'est peut-être parce que l'évolution de leurs relations le projetait dans l'avenir avec une certaine gravité, que Paul avait ressenti le besoin de dévoiler son homosexualité à sa famille proche. Il ne voulait pas que la révélation ne touche que ses parents et qu'elle se répande petit à petit dans le réseau familial avec tous les commentaires, les jugements et les supputations que peut entraîner la circulation de l'information par le « bouche-à-oreille », surtout sur un tel sujet.

Après y avoir longuement et mûrement réfléchi, il avait

décidé d'attendre la traditionnelle réunion de famille chez ses grands-parents paternels, à l'occasion de Noël. Elle rassemblait ainsi à Versailles une bonne vingtaine d'oncles, tante cousins et cousines.

Avant la remise des cadeaux, Paul qui se trouvait debout devant le buffet, avait demandé, en haussant la voix, l'attention de toute l'assistance. Peu habitués à ce genre d'initiative chez ce garçon de quinze ans, plutôt discret, ils firent tous silence en s'interrogeant les uns les autres du regard.

D'une voix d'abord hésitante puis se renforçant petit à petit grâce à la conviction que le discours était nécessaire, Paul

avait presque clamé devant tous qu'il était homosexuel et que, d'ailleurs, il avait noué une relation privilégiée avec un camarade d'internat.

Cette révélation, qu'il se pensait incapable de proclamer, l'avait comme propulsé dans un état second. C'est ainsi qu'il ne ressentit pas l'épaisseur du silence qui suivit sa confession. Il n'entendit pas ni ne discerna la sorte d'explosion logorrhéique qui succéda à ce silence, comme par nécessité de le combler, comme s'il fallait, par la parole, par exhortation, par auto-conviction, exorciser et chasser le démon qui avait soudain fait irruption dans la famille, de surcroît à deux jours de la célébration de la naissance du Christ !

Des moments qui suivirent, Paul ne se souvint que de la violence avec laquelle son père l'avait entraîné par la main jusqu'à la voiture, garée sur la place d'armes, face au château, et dans laquelle s'étaient enfournées sa mère et sa sœur gesticulantes et larmoyantes. Bordeaux fut rejoint au petit matin qui avait suivi. Avant de rejoindre l'internat, Paul fut bouclé dans sa chambre jusqu'à la fin des vacances scolaires, sans arbre de Noël, sans crèche et sans cadeau. Sa mère et sa sœur se succédèrent pour lui monter ses repas. Aucune n'osa aborder le sujet avec lui, mais toutes deux surent gratifier le garçon de leurs étreintes et de leurs

câlins, sans autre commentaire que des mots d'affection.

Ce qui fut une épreuve difficilement supportable, marquée par la réprobation, l'incompréhension, le rejet et la honte, aurait pu briser Paul et lourdement hypothéquer son avenir. Il n'en fut rien. Un peu aidé par les timides marques d'affection de sa mère, mais, mais soutenu par l'amour de sa sœur et par l'amitié grandissante de Dominique, il décida de montrer à ceux qui l'avaient condamné sans appel combien il était capable de dépasser leurs préjugés et de se révéler professionnellement comme humainement.

Il avait obtenu son bac avec mention « très bien » et avait intégré l'INSEEC de Bordeaux

dont il était sorti diplômé au cinquième rang. Il n'avait eu aucune difficulté à trouver un emploi compatible avec ses compétences et, trois mois après sa sortie de l'INSEEC, il avait été embauché comme directeur commercial d'une grande entreprise, spécialisée dans le commerce de vêtements et accessoires de sport, basée à Saint-Jean-de-Luz.

Passionné de surf, il avait réussi à s'intégrer parmi les adeptes de ce sport. Il y comptait de nombreux amis, originaires du Pays basque, dont il apprit à partager la passion pour leur région et ses traditions.

Parallèlement à sa carrière professionnelle et à sa pratique du surf, Paul avait suivi

l'enseignement dispensé à Anglet par le centre local de formation de la Société Nationale de Sauvetage en Mer. Il avait au fond de lui-même le goût de la solidarité et de l'assistance à autrui. À l'issue de cette formation, il avait été admis à assumer ce bénévolat périlleux mais grisant, exaltant. Non seulement il avait appris la navigation et les gestes et les manœuvres de sauvetage, mais, de surcroît, il avait voulu compléter ses compétences par l'obtention d'un diplôme de secouriste. Servir autrui dans le cadre du bénévolat le passionnait.

C'est ainsi que, quelques années avant leur mariage, Dominique et lui avaient saisi l'occasion de vivre à Arcangues,

ce si charmant village basque aux portes de Biarritz, à proximité de son entreprise et de ses deux passions, le surf et le sauvetage en mer.

Dominique était aussi proche de son lieu de travail, mais, surtout, l'agencement de la maison avec un petit local annexe avait permis d'y installer son atelier.